

de dire si j'ai réussi dans cette entreprise, l'article de Pierre Masson m'en fait douter, s'il n'y avait deci delà d'autres échos.

J'espère que "cette réponse" aura évité de tomber dans la vaine polémique(même si mon mauvais démon m'avait, à la lecture de l'article, poussé à y chuter) et ouvert à un débat nécessaire.

Eric MARTY, 24 juin 1985

Notes:

1. Je me permets de renvoyer les lecteurs au compte rendu que j'ai fait de ce livre dans Critique, n°444, mai 1984.

2. Jacques Lacan, Écrits, Jeunesse de Gide. Seuil, p.741.

3. Je parle ici de Sartre avant sa "conversion" au marxisme.

Gide et l'antériorité du devenir

par

Sandra TRAVERS - de FAULTRIER (Paris)

Continuer, durer et toujours se ressembler en creux. Savoir se mettre au monde, s'enraciner tout en assistant au meurtre de soi-même... Nombreux sont les auteurs qui, confrontés à la quotidienneté bavarde, ont développé, implicitement ou explicitement, la notion d'antériorité du devenir. Depuis le "Deviens qui tu es" de Pindare, jusqu'au "Apprends à être celui que tu es" de Hölderlin. Nietzsche écrit encore: "Tu dois devenir ce que tu es". Gide, par l'intermédiaire de Thésée énonce: "Obtiens-toi...". Sans nier la réalité et le rôle du temps, il fait de ce dernier un outil d'accomplissement et d'illustration d'un devenir intrinsèquement intégré à l'être dont la vocation est d'obéir au "devoir-être". Dans cette entreprise réduisant le temps à l'état de

vecteur, Gide développe trois principes: le mythe comme médiation d'une certaine éternité, la fin comme élément ontologique et la formalisation comme représentation en mouvement d'une donnée structurelle. Deux de ces principes seront développés ici.

Le mythe comme médiation d'une certaine éternité.

Gide exploite la culture biblique, mythologique, symbolique (toutes, préventions coutumières de l'imprévisible), comme d'un singulier tendu vers le général. Le mythe est une médiation qui sécularise; il est une projection hors du temps contingent et discontinu de l'histoire. Le langage métaphorique du mythe formalise une certaine normativité, celle d'un devenir inscrit à sa source, qu'il faut invoquer, évoquer, convoquer pour retrouver ce que l'être est: sa naissance en puissance. Le sujet, alors même qu'il est vassalisé, conquiert son autonomie dans l'écoute, la disponibilité, l'accueil de l'effort d'accomplissement du devoir; devoir s'entend comme l'élément majeur d'une économie domestique dont l'espace résume l'être tout entier en dehors de sa dimension temporelle, l'intégration du temps étant fatale pour les "possibles". Cette mesure de l'éternité produit un temps hors âge qu'accompagne parallèlement un vieillissement humain, noviciat perpétuel gonflant l'ennui rempli de Dieu...

"Quelques mythes d'abord suffisaient, puis on a voulu expliquer". Au procès exemplificateur s'est greffée une démarche conceptuelle démonstrative: la vie, sorte d'opération déductive déroulée à partir d'une évidence proposée mais muette, devient une tautologie productive fracturée en séquence. Si Gide n'abolit pas le temps, il affirme cependant la préexistence de son aboutissement, et dès lors assigne à la naissance un développement finalisé, antérieur à la linéarité temporelle, investissant le tout qu'est l'être au départ d'une nostalgie de ce "tout" qu'il doit conjuguer à la fin.

Le mythe, parce qu'il véhicule des modèles, des exem-

ples, parce qu'il est doté d'une perméabilité au temps, permet d'enraciner l'éternité au sein de chaque individualité qu'il touche. Le mythe, comme la fable, comme le conte, possède une validité préservée de toute obsolescence. Il est une contextualisation permettant au lecteur de se situer, de s'identifier sans toutefois s'arrimer au temps et donc à ce qui provoquerait sa désuétude. Il a donc foi en une nature humaine irréductible au temps.

La fin comme élément ontologique.

Si, pour Joe Bousquet, "la vie n'était que l'espoir de vivre", pour Gide la vie ne serait qu'une durée permettant de jeter sa fin en soi-même, de prendre conscience qu'il y a cette obligation de ne poursuivre que soi-même dans cet espace de réel. Chez Gide, fin et cause de l'homme sont une seule et même chose dès lors que l'individu constitue l'essence même de l'existence. "L'homme est responsable de Dieu" certes, mais il est à ce titre responsable de son propre accomplissement, de l'acquiescement de sa dette. Thésée dit: "leur secret est dans leur dévouement à leur dette". Cette dette n'est de nature ni religieuse, ni morale, ni même juridique. Elle est cette clef qui en chaque homme ouvre la voie à l'unité retrouvée. Il ne s'agit pas de faire de Gide un déterministe, un partisan de la prédestination... Il s'agit de mettre en lumière l'aspect primordial qu'il confère à l'essence, au principe humain en tant que tout déjà atteint et à atteindre. Chaque homme pourvu de ce capital à chaque fois distinct est nécessaire, ce qui atténue son aspect substituable, éminemment remplaçable que lui confère la quotidienneté. Tityre (Paludes) illustre ce non dépassement du temps, donc de la substituabilité humaine. L'identité de chacun ne réside pas dans l'existence en tant que linéarité narrative accidentée mais dans son essence finalisée dès son origine. Ceci ne contredit pas ce que Gide peut dire des vertus de l'action, du mouvement et par extension de la formalisation. La fin, l'identité de l'homme impliquent une médiatisa-

tion, que celle-ci consiste en un regard extérieur, en un modèle ou en une action...Le quotidien, en tant que cadre d'action humaine, favorise l'atteinte de la fin, de l'accomplissement du "devoir-être".

Henri Beyle et Gide ont ceci de commun que le temps ne leur a rien apporté quant à la définition de leur nature, mais leur a tout apporté quant à la transfiguration, à l'expression de leur nature pensée. Douleur-agonie fardée d'un deuil du temps, l'être devient un personnage régulier, hors du siècle, dans le respect des normes qui permettent de cheminer vers soi.

L'individu a sa finalité inscrite en lui. La morale personnelle de Gide est toujours impérative: il faut s'obtenir, accomplir son devoir-être; il faut ne pas se laisser modifier par le temps, ne pas "se laisser instruire par la vie". Vivre, c'est conquérir sa réalité, épouser sa source, faire de soi le principe de toute morale. Ses personnages incarneront cette fuite vers eux-mêmes, au prix d'une apparence parfois quelque peu incohérente si l'on occulte cette nécessité intérieure.

La vie est une durée-acte tendue vers la fin ou le devoir-être, qui, accompli, est son produit et sa justification.
